

Oreste ou l'impossible réparation

Pierre Laberge

Volume 15, numéro 2, 1982

Criminels et psychiatrie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017158ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017158ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-0041 (imprimé)

1492-1367 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laberge, P. (1982). Oreste ou l'impossible réparation. *Criminologie*, 15(2), 27–40.
<https://doi.org/10.7202/017158ar>

ORESTE OU L'IMPOSSIBLE RÉPARATION

Pierre Laberge, M.D.*

« Matricide is the rape of the mother
that assures the id an eternal wedding »

Richard Geha

« Quos vult Jupiter perdere dementat prius »

Veil adage

Quel étrange dérangement de l'esprit peut bien pousser un fils à tuer sa propre mère ? Quelle folie démoniaque ? À travers les âges, il nous semble entendre, par la voix de la tragédie grecque, le cri de Clytemnestre épouvantée : « J'aurai donc enfanté et nourri ce serpent ! »

Le geste matricidaire trouve un premier sens dans les symboles et les mythes que la tradition véhicule et qui constituent le patrimoine culturel de l'humanité. Plus récemment, l'anthropologie culturelle et la psychanalyse ont mis à jour et tenté d'interpréter une phantasmagorie inconsciente où on retrouve sensiblement les mêmes thèmes. Ainsi, dans la « scène primitive » reconstituée par Freud, la mère est victime, aux yeux du témoin à la fois fasciné et effrayé, d'un viol sadique perpétré par le père. Ce souvenir imaginaire et inconscient peut se retrouver, une fois remanié, sous la forme d'un phantasme de réparation, lequel consiste à vouloir régénérer la mère, laver la souillure insoutenable de l'objet d'amour, lui redonner sa pureté première et originelle. Ce phantasme de la vie inconsciente, dans certaines circonstances, peut donner lieu à des délires mystiques, messianiques, qui véhiculent toujours une grande part d'agressivité.

Certains meurtres spécifiques, tel le patricide dont la nature psychotique est incontestable, procèdent directement d'un tel phantasme de réapparition ou de rédemption; en les analysant, on leur découvre très manifestement un sens sacrificiel et religieux : « Salvation through death », meurtre propitiatoire d'où n'est pas absente une sexualité primitive sanglante et cruelle.

La littérature de toutes les époques a été fascinée par le thème inépuisable (Rubinstein) du matricide. Qu'il suffise de mentionner Hamlet, Raskolnikov. La psychanalyse a invoqué le complexe d'Oreste, en hommage aux héros malheureux d'Eschyle. Le cas clinique dont la description suit, illustre sur le mode pathologique et par le

* Le Docteur Pierre Laberge est psychiatre, à l'Institut Philippe Pinel.

biais de circonstances dramatiques, cette situation paradoxale : tuer la mère pour se délivrer d'elle, pénétrer en elle pour lui restituer un objet perdu, la détruire pour recomposer d'elle une image de « petite fille » (sic).

Les renseignements suivants proviennent principalement du patient lui-même, de son journal, d'une enquête sociale qui a permis de reconstituer son historique familial, mais auparavant, il n'est pas inutile d'obtenir l'éclairage du mythe tel que mentionné au début.

Agamemnon, roi d'Argos, au retour de la guerre de Troie, est assassiné traîtreusement par son épouse Clytemnestre, aidée d'Egiste, son amant. Elle n'a pas pardonné à son mari le sacrifice d'Iphigénie, leur fille; quant à Oreste, leur fils, il a grandi loin de sa mère et, apprenant le sort fait à son père, il entreprend de le venger de concert avec sa sœur cadette Electre. Revenu sous un déguisement, il rejoint sa sœur sur la tombe de son père où il puisera force et courage pour accomplir un geste commandé par le Destin.

Oreste n'a pas le choix, il condamnerait par son inertie ou sa couardise l'âme de son père non vengé à errer dans les limbes. Aussi, le geste meurtrier accompli, Oreste invoquera-t-il la nécessité pour justifier son innocence; pour autant, les Erynnies, déesses démoniaques, assoiffées de sang, se déchaînent, telles des hallucinations apparaissent aux yeux du matricide dont la raison se perd et qui s'enfuit épouvanté. Le rôle du père mort est central et primordial dans cette cérémonie réparatrice, c'est son bras vengeur qui d'outre-tombe frappe l'épouse indigne après un débat aussi bref que pathétique entre la mère et le fils qui apparaissent tous deux, à titre divers, comme victimes des événements.

Dans « Les Euménides », troisième volet de la trilogie, Eschyle tente de faire un sort à Oreste, poursuivi par les Erynnies mais protégé également par Apollon et Athéna. Un compromis ayant eu lieu entre les dieux permettra au matricide, après bien des tribulations, de réintégrer la cité.

Deux significations apparaissent après coup qui donnent au geste d'Oreste un sens qui se retrouvera, quoique déformé par la pathologie, dans le meurtre de la mère tel qu'illustré par notre exemple clinique. D'une part ce geste est commandé par le destin, il est inscrit dans la trame des événements qui l'ont précédé, il obéit à un rituel de réparation; d'autre part, il ne répare et ne résout rien, la nouvelle victime crie vengeance à son tour, le jeu en miroir de la retaliation échappe à la réalité, les phantasmes, en termes de relation

d'objet, ne dépassent pas les limites de la relation duelle-pré-rénitale, autant dire incestueuse.

Car l'inceste est omniprésent dans tout ce scénario. Geha l'a démontré magistralement : c'est précisément dans la mesure où le matricide s'identifie au père absent ou mort et re-actualise la scène primitive qu'il peut invoquer la réparation tout en cherchant désespérément à se procurer une identité (celle de l'agresseur) qui lui échappera. C'est à la lumière de ces quelques remarques théoriques qu'il convient d'aborder l'histoire de cas.

1. HISTOIRE DE CAS

Résumons l'histoire personnelle et familiale de notre patient et de sa victime. F. est le cadet d'une famille de trois enfants. À sa naissance, son père était mort depuis cinq moins emporté par une infection maligne (érésypèle) qu'il avait négligé de soigner, laissant une veuve passablement démunie financièrement et psychologiquement. Depuis quelques années, le couple s'était converti à une secte religieuse extrémiste après s'être connu lors d'un pèlerinage; auparavant la jeune fille avait manifesté une originalité pouvant confiner à la pathologie, qui exacerbait en tout cas son propre père. C'est ainsi qu'elle recouvrait les meubles; des statues pieuses, des fleurs ou des lampions, et qu'elle dormait dans un cercueil de bois surmonté d'un immense crucifix. Le mariage n'améliora pas les choses, le couple vivait dans un grand dénuement apparemment voulu, la disparition du mari accentuant encore cette pauvreté.

Mais il y a plus. Tout en refusant de refaire sa vie, la mère semble ne s'être jamais intéressée ni à elle-même, ni à ses enfants, ni à sa maison. Suivant l'enquête sociale, « les enfants effectuaient quelques tâches ménagères sous son contrôle, en permanence la vaisselle récurée mais non lavée était empilée sur le comptoir de la cuisine. Elle passait des journées entières à regarder la télévision... il semble que le coin de divan qu'elle affectionnait particulièrement était complètement affaissé... Elle était devenue obèse et malpropre. »

C'est dans cette atmosphère de fond que le patient a vécu ses années d'enfance et d'adolescence, auprès d'une mère à la fois sévère et rigide pour ses enfants et négligente pour elle-même, et dont il partagera le lit jusqu'à l'âge de neuf ans, « couchant à la place du mort » (*dixit*). L'enfant ne se sent pas aimé pour lui-même, il gardera de cette époque l'impression de « devoir répondre à des critères

fixés d'avance », rendement scolaire, ponctualité, etc. À l'adolescence, l'incompréhension grandit entre la mère et le fils. « F. était entêté comme sa mère. Comme madame avait l'énergie nécessaire pour lui tenir tête pendant des heures, finalement F. baissait pavillon car il savait qu'elle n'abdiquerait pas » (Extrait de l'enquête sociale). Lorsque F. eut 17 ans, il s'entendit dire : « bientôt je ne serai plus responsable de toi, et tu quitteras la maison » (*Idem*).

La mésentente porte surtout sur la sexualité. Du côté de la mère, aucun homme n'est jamais venu remplacer le père, il semble qu'elle en ait tiré une certaine fierté et se soit montrée tout à fait bornée dans sa conception de la sexualité, quelque peu obsédée même, réprimant son fils à maintes reprises : « tu ne fréquentes les filles que pour coucher avec elles », allant jusqu'à mettre en garde ses premières amies : « Méfiez-vous, il ne veut que ça ! »

F. quittera effectivement le foyer maternel à 17 ans, au cours de l'été, « ayant pris de l'avance » nous explique-t-il, puisque son dix-huitième anniversaire tombait en février... Il devient vendeur, suit un cours en électricité, devient un technicien apprécié, tout en fabriquant pour son compte des meubles et des boîtes acoustiques qu'il n'a aucun mal à revendre, utilisant son talent et son perfectionnisme qui l'avaient déjà fait remarquer pendant sa scolarité.

Sur le plan affectif, la réussite est plus discutable. Certes, il épousa à vingt ans Andrée, une jeune fille qu'il a connue deux ans auparavant, et la naissance de leur premier enfant semble avoir mis fin aux fréquentes relations homosexuelles qu'il a vécues de 14 à 22 ans. Il rencontrait également des partenaires féminins, mais à la suite d'un ultimatum de son épouse, il se tourne, en accord avec elle, vers l'échange de partenaires.

Pendant quelques années, jusque vers la fin de 1978, début de la maladie actuelle, la situation s'est maintenue sans trop d'anicroche. Un événement toutefois viendra secouer les murs d'une maison en apparence stable mais reposant sur le sable, sans réel fondement, et qui s'effondrera rapidement et dramatiquement. Yvon, un ami d'enfance de F. s'était marié lui aussi et les deux couples amis pratiquaient l'échange de partenaires, jusqu'au moment où Andrée et Yvon, avec la complicité initiale et bienveillante de F., renforçaient leur union, deviennent amants et se détournent de F.

Jusqu'en mai 1979, F. luttera désespérément pour ne pas perdre pied. Il laisse son emploi, se réfugie dans les travaux ménagers, l'alcool par moment, perd son identité de chef de famille, se traîne

aux pieds d'Andrée, se départage de toute responsabilité, mais l'inéluctable se produit : « les échanges de partenaires, les excès d'alcool, le grand besoin d'émancipation d'Andrée, sa relation amoureuse avec Yvon, le meilleur ami de son mari, l'esprit d'économie excessif de F. puis sa maladie, voilà les difficultés qui ont conduit à une situation conjugale insupportable puis au divorce » (Enquête sociale).

Nous sommes en mai 1979, F. a vingt-cinq ans. Au mois de juillet 1979, il est admis à l'Institut Philippe Pinel de Montréal, en provenance du Centre de prévention (Parthenais) où il se trouvait depuis que les policiers l'avaient arrêté, l'avant-veille, dans des circonstances assez dramatiques, alors qu'il déambulait nu, couvert de sang, vers cinq heures du matin, dans une rue avoisinant le domicile de sa mère. À cet endroit, dans la cave, les policiers découvrent le corps également nu d'une dame d'environ soixante ans, dont le crâne a été défoncé et évidé à l'aide d'une barre de métal.

À son arrivée, l'homme est agité, incohérent, discordant, le contenu de la pensée révèle des préoccupations mystiques et messianiques, de même que des préoccupations sexuelles à consonnance nettement incestueuses.

Plus tard, après quelques semaines, tous les symptômes du registre psychologique disparaîtront. Une évaluation psychologique et psychométrique faite en avril 1980 nous indiquera que ce sujet, dont la personnalité est qualifiée de fragile, présente un quotient intellectuel d'environ 123.

Mais que s'est-il passé entre mai et juillet 1979 ? Laissons parler F. qui a relaté dans un journal volumineux composé en deux parties et rédigé après coup, les principaux événements de cette période. Le lecteur est frappé par le tempo de l'écriture qui semble épouser le désarroi et les débordements de l'auteur, devient plus saccadée, moins articulée, plus imagée, jusqu'à la chute finale dans le maelstrom psychotique où s'entremêlent les idées de grandeur et l'angoisse de morcellement avec délire de fin du monde.

On apprend qu'après avoir frappé vainement à diverses portes, s'être rendu à Mirabel, puis chez Andrée, en désespoir de cause, le patient cherche refuge auprès d'une mère qu'il n'a jamais aimée mais qui représente pour lui l'unique pôle où il peut se rattacher.

Comme on le lira, dans chaque main il tient une bouteille; le lait symbolise la vie, la famille, l'enfant, le cidre symbolise l'évasion, le sommeil, la disparition. Le symbolique a complètement envahi le

champs de la pensée, l'affect est ambivalent et dissocié, quant à l'agressivité, la victime se chargera de l'actualiser.

F. se dénude, s'étend sur un lit les bras en croix, se croit mort, se croit devenu son père, la mère intervient qui n'entend rien, ne voit rien, mais a les bras chargés de beignets qu'elle le force à avaler, sur un mode itératif, dans une sorte de scène de gavage tirée d'un film d'épouvante.

En aucun temps, un contact réel ne s'établit entre le potentiel agresseur et la potentielle victime. Au contraire, les événements prennent une allure encore plus hallucinante. F. descend au sous-sol, entreprend de s'électrocuter, ni pour se détruire, ni pour introduire en lui le fluide de toute-puissance... Il cherche le métal conducteur, découvrir une barre de fer, aurait préféré que ce soit de l'or... La suite se passera très vite.

II. EXTRAITS DU « JOURNAL » TENU PAR LE PATIENT

a) *Ma vie avec Andrée (1972 à 1979)* Page 8 — Été 1972 :

« Lorsque les vacances sont arrivées je me rendais très souvent à l'appartement d'Andrée. J'étais son préféré mais elle sortait avec d'autres garçons... Je me souviens avoir passé de longues heures d'angoisse à l'attendre... Mais cette fois-là, il était passé trois heures et elle n'était toujours pas là... Enfin vers quatre heures elle arriva. Quel ne fut pas mon soulagement de pouvoir sauter dans ses bras et de lui montrer combien elle m'avait manqué, lui racontant les heures d'angoisse que j'avais vécues, j'éclatai en sanglots. J'avais peur de la perdre et je lui ai demandé de faire un choix. Si je pleurais c'était parce que j'étais résigné à ce qu'elle refuse de s'engager avec moi... Elle allait laisser tomber les autres garçons et me consacrer son amour... »

Page 13 — Automne 1973 : « J'avais une conception de l'amour bien précise : d'un côté il y avait le sexe qui n'engage à rien et de l'autre il y avait « l'amour » qui unit vraiment. J'avais longtemps cru pouvoir concilier les deux dans une idée de partage total au sein d'une commune. »

Page 30 — Automne 1978 : « Maryse vient de naître, et déjà Andrée songe à reprendre ses cours... Il est clair que son besoin d'autonomie dépasse l'amour qu'elle a pour moi puisqu'elle échange notre vie privée contre ses cours. Mais au fond je n'y crois pas ou je ne veux pas y croire. »

Page 58 : « Elle ne m'aimait plus. Mais je ne voulais pas y croire. C'était impossible et je me contentais de pleurer en attendant que son amour me revienne mais son amour n'allait plus jamais me revenir. »

Page 59 : « On aurait dit que l'amour que je m'attirais en général des femmes prenait toute sa valeur dans la malheureuse éventualité où elles pourraient me perdre. Donc, plus elles auront peur de me perdre, mieux la longévité de notre union sera assurée. Peut-être est-ce que je touche là une particularité personnelle en ce qui concerne mon attitude dans mes relations avec l'être aimé... »

Page 69 : « Je dois réaliser aujourd'hui que le type de paix que je vivais dans mon sommeil au côté d'Andrée était le même que je ressentais lorsque je dormais au côté de ma mère jusqu'à l'âge de neuf ans. »

Page 71 : « Je n'en pouvais plus. Je lui ai donc fait la proposition formelle de ne plus lui faire d'avance sexuelle et en retour je l'ai suppliée de revenir dormir avec moi. »

b) Psychose

Page 103 – Été 1979 : « Je me sentais mal à pleurer dans la maison... Je me rendis donc comme la semaine précédente pleurer où Andrée travaillait... J'ai passé des heures à pleurer et les mêmes idées me revenaient : les passants étaient des morts mais cette fois-ci j'étais en enfer... Andrée est venue s'asseoir près de moi et impuissante elle me demanda : « F. qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » « mon vrai désir aurait été qu'elle revienne à la maison... » Oui F. peut-être un jour dans cinq ans, dix ans peut-être... En attendant refais ta vie de ton côté et je vais refaire la mienne. » Mes larmes redoublaient... Je me sentais descendre au fond d'un trou noir de plus en plus creux jusqu'en enfer... Tu le sais pourquoi le diable a les yeux rouges ? Et bien regarde-moi dans les yeux tu vas le trouver... C'est parce qu'il pleure le diable éternellement ! »

Page 114 – Le 10 juillet 1979 : « Je méditais et peu à peu une foule d'images défilaient dans ma tête... À propos de Dieu, de Satan, du Paradis, de l'Enfer, des Allemands, des Juifs, de Jésus, de Jérusalem, des Extra-terrestres, de Carter, de Sadate, de René Lévesque et de la fin du monde... Je li-

sais la Bible et à mesure que mes inspirations m'illuminaient je mettais tout sur papier... J'avais l'impression d'écrire les choses les plus importantes du monde... Peu à peu chacune des choses qui m'entouraient devenaient un symbole mis en place expressément par Dieu qui communiquait avec moi de cette façon... L'eau vive donnée par le Père qui enlève la soif pour toujours, les oiseaux porteurs de fluides cérébraux... Les hommes étaient des anges ou des saints ou encore des guides placés sur mon chemin par Dieu dans le but de l'accomplissement de son œuvre, celle de Jésus, mon œuvre... »

Page 126 — Nuit du 14 juillet 1979 : « Mirabel : arrivé à l'aéroport j'ai cherché des symboles guides et je les ai trouvés sur moi... Il y avait la croix de bois représentant Israël et ma clé d'auto représentant l'Allemagne (Volkswagen). Je suis passé devant le bureau de la Gendarmerie royale... J'espérais y trouver quelqu'un qui pourrait me dire quoi faire... Un policier m'a fait asseoir pour m'écouter et me parler... Il me laissa partir en me disant : « fais attention à toi. » J'ai énormément de difficultés à retrouver mon auto... J'avais peur qu'on vienne me chercher mais personne ne venait... »

L'Assomption, épisode des beignes : « Fatigué je me suis dirigé vers l'Assomption... À nouveau, je croyais être traqué... En sonnait à la maison, maman m'est apparue dans le noir en chemise de nuit blanche... Elle m'offrit à manger... des beignes... Je n'en voulais pas... Elle m'en offrit à nouveau... J'aurais voulu lui parler de mes problèmes mais elle n'en avait que pour les beignes... J'ai bientôt compris que tant que je n'accepterais pas ces beignes elle ne m'écouterait pas.. Je finis par capituler... Elle me faisait peur... Dans l'ombre, j'avais l'impression d'entendre parler un mort avec sa voix rauque... Elle avait la peau blanche d'un mort et les cheveux gris et secs renvoyés par en arrière... J'avais vraiment peur... Pour faire venir le sommeil, je buvais de temps à autre une gorgée de cidre... Aussitôt que j'ai fini mon beigne, j'aurais voulu parler mais elle m'en offrit un autre... Je l'ai pris... Elle parlait toujours sans que je puisse placer un mot... Lorsque j'ai fini mon deuxième beigne, et que j'avais enfin la bouche libre pour parler, elle prit la boîte et m'en offrit un autre... À contrecœur, je l'ai pris... Ma volonté pour s'opposer à son offre faiblissait avec l'alcool... J'ai donc accepté les

« hosties » qu'elle me proposait de manger avec mon « vin ». De nouveau la bouche occupée, je ne pouvais plus lui parler et je devais l'écouter... Je me suis senti détendu après le troisième beigne et je voulais dormir... Elle m'offrit encore un autre beigne... J'étais fatigué et je voulais dormir... Elle insista... Je l'ai accepté en échange de sa promesse que ce soit le dernier... Elle reprit sa boîte de beignes et m'en offrit un autre... »

c) *Suicide - matricide*

« Lorsque je me suis réveillé, j'étais traqué... J'avais l'impression, comme Jésus, de ressusciter d'entre les morts... Je n'avais plus de sang dans les veines... C'était le feu de l'enfer qui me brûlait l'intérieur du corps... Traqué, je me suis levé et suis descendu à la cave... Je cherchais un moyen d'éteindre le feu qui me brûlait en moi... J'ai vu la boîte électrique, je croyais que ma conscience était une très petite parcelle dans mon cerveau : un atôme, un électron, je me suis dit que ce serait un excellent moyen de quitter ce corps en flammes qui était le mien, mais je cherchais autre chose, que le suicide... À mes pieds, il y avait une barre à clou. Lorsque je la vis, je l'ai ramassée je cherchais le symbole et aussitôt je l'ai trouvé : c'était l'arche d'alliance, un gros conducteur électrique à faible résistance... Il aurait fallu qu'il soit en or pour que je m'élève vers le ciel, l'or étant parfait conducteur... J'ai déposé la barre de fer par terre et j'ai voulu sortir de la maison... Le fantôme de ma mère m'est apparu dans sa chemise de nuit blanche... J'ai un sursaut de frayeur... « Tu ne vas pas t'en aller à cette heure-ci, tu n'as dormi que deux heures... » Elle est revenue à la charge et elle m'ordonnait maintenant de prendre des somnifères elle me parlait d'une voix très autoritaire de cette même voix qui m'avait si souvent forcé à obéir quand j'étais petit, sous ses menaces de sévir... Elle m'a pris par les deux bras, les a serrés en me regardant droit dans les yeux avec un air mélangeant le désespoir et la frayeur et elle m'a dit avec autorité, « F. tu troubles !... » À nouveau, je me sentais pris au piège, coupable... Elle ne me donnait aucun moyen de fuir ou de me justifier... J'ai pensé à fuir par l'électricité, en allant mettre mes deux mains sur l'entrée du 220 volts, j'étais sûr que l'électron de ma conscience pourrait entrer dans les fils électriques et que

j'accèderais à une autre dimension tout en laissant mon corps à l'horreur de la dimension où il vivait. Ma mère se précipita sur moi et se mit à me bousculer... Elle s'accrocha à ma ceinture et elle me fit à nouveau perdre l'équilibre... En hurlant de désespoir, m'interpellant,... j'ai ramassé la barre d'acier et j'ai vu son crâne (en imagination avant même de frapper) ouvert en deux par le milieu... J'ai frappé jusqu'à ce que je vois dans mes yeux ce que je voyais dans ma tête... Je venais de lui faire cadeau de la chose que je désirais le plus au monde pour moi à ce moment-là... La délivrance, la liberté et la paix... J'ai plongé mes mains dans son cerveau pour aller me rassurer qu'elle ne souffrait plus... J'étais enfin délivré de la sorcière, mes mains en sang facilitaient l'électrocution et je pourrais enfin aller me suicider en paix... Mais réalisant l'horreur du geste que je venais de poser et constatant qu'elle était morte à l'endroit même ou secrètement sept ans plus tôt j'avais fait un pacte avec Satan, j'ai cru que c'était Satan lui-même qui m'animait... J'ai secoué mes mains ensanglantées sur le sexe de maman que j'avais mis à nu en relevant sa chemise de nuit... Je fus étonné de constater qu'elle avait le sexe nu, rasé comme celui d'une petite fille... J'ai commencé à me masturber au-dessus de son cadavre, aucune érection ne venait... J'ai donc cru que Satan était enfin parti de moi et que je ne lui devais plus rien... J'ai trouvé la vérité dans le cerveau de ma mère et j'ai commencé à couper mon pénis. »

d) *Épilogue* :

« Je suis sorti en vitesse de la maison triomphant. J'avais enfin trouvé la « vérité » et je courais nu dans le quartier les bras tendus vers le ciel. Je croyais maintenant que les policiers me conduiraient dans l'antimatière... Comme prévu, ils tournaient le coin de la rue et ils venaient à ma rencontre... »

Fin du journal

III. INTERPRÉTATION DYNAMIQUE

Nous en avons trop dit ou pas assez pour éviter de revenir sur le geste matricidaire en tant que démarche hautement signifiante d'une certaine problématique psychotique où prédomine la tentati-

ve, purement fantasmatique et vouée à un cruel échec, de combattre l'angoisse de morcellement par identification au père mort d'une part, par anihilation de soi et fusion dans le corps maternel d'autre part, venant colmater ainsi comme objet partiel la blessure béante laissée par le passage sadique du père au moment de la scène primitive.

Dans notre optique, la pulsion incestueuse du fils traduit son absence d'identification en tant que fils en même temps que son identification à un objet partiel, en l'occurrence le phallus du père mort, que la mère désire inconsciemment réintégrer en elle. Cette relation duelle exclut toute prise de conscience de la différenciation sexuelle qui suppose le passage à travers un OEdipe, même primitif. Notre patient ne s'est jamais identifié à une image masculine. Jusqu'à neuf ans, il a été l'objet de sa mère, par la suite il a continué d'être l'objet de l'autre, jusqu'au jour où les circonstances ont été telles qu'il a été obligé de se définir par rapport à lui-même. Or, sans point de référence, il a été forcé de régresser sur un mode psychotique, probablement à la suite de la rupture définitive avec Andrée, au stade pré-oedipien et incestueux où il devenait une proie facile pour le vécu imaginaire, scène primitive du viol, castration de la mère, etc.

La présence où le souvenir du père réel interdit l'inceste et conséquemment ce qui peut en découler. Il en va tout autrement quand le père est totalement absent. Ce qui risque de se passer au niveau du fantasme de réparation est d'un tout autre acabit que le vécu oedipien au cours duquel l'angoisse de castration peut donner naissance à des symptômes de la série névrotique.

Au stade de la relation duelle pré-oedipienne, l'image des parents est fusionnée, la mère phallique peut apparaître, avec toute l'ambivalence qu'elle suscite, comme une victime que la sexualité a blessée et souillée. La mère de F. ne se privait pas de parler de la sexualité en termes négatifs pour ne pas ajouter de culpabilisant pour son fils. Et on se rappellera qu'après le drame sacrificiel, F. constate que sa mère possède un sexe de petite fille, il tente de se couper le pénis, il a répété avec la barre métallique la pénétration pudique et violente comme pour en annuler l'image insoutenable, abolir toute sexualité, accéder à l'aphanisie, faire en sorte de réintégrer le corps maternel et que rien n'ait jamais eu lieu...

Cette restitution à la mère mythique de son intégrité, de son phallus, la « réparation » commandée et dirigée par le père mort,

aboutit à remplacer la réalité devenue insoutenable et insupportable par un délire sanguinaire qui aboutit au contraire de ce qui était escompté. Rien n'est réparé, tout est détruit ! Le meurtre a été vain, rien n'a été résolu, au contraire, les Erynnies se déchaînent sur Oreste dont l'esprit divague, les policiers cueillent un pauvre hère sanguinolent qui vient d'assassiner sa propre mère sans trop comprendre comment c'est arrivé et pourquoi.

Notre hypothèse dynamique, directement inspirée de la psychanalyse, aboutit à interpréter le matricide comme un acte fusionnel de réparation, sans rapport avec le mort dont la représentation inconsciente n'existe pas, pas davantage que les notions d'espace et de temps. « To be death — ourselves or another — is beyond our wildest dreams » (Geha).

Le jour où les événements ont abouti à ce qui devait arriver, le départ d'Andrée auprès de qui F. s'était réfugié en quittant le toit maternel, seulement deux voies s'ouvraient sous ses pas : ou bien en faire son deuil comme il advient dans la résolution du complexe d'Œdipe, par identification au père (mais le père était absent), ou bien se situer face à une mère primitive amputée dont il était lui-même le membre manquant. Il suffisait alors d'une activation psychologique pour créer une situation explosive par le choix suivant : effacer magiquement cette réalité insoutenable (le spectre de la fusion anihilatrice) en détruisant l'un (suicide) ou l'autre (homicide) des deux pôles en présence.

Terminons par des considérations moins théoriques. Ce patient s'est reconstitué sur un mode narcissique avec de forts mécanismes de défense de type obsessionnel-compulsif. Il vit quotidiennement dans un milieu qui reproduit en partie l'atmosphère restrictive de son enfance. Il fréquente un collège technique et bénéficie d'une psychothérapie individuelle par une psychologue. La thérapie d'ensemble toutefois est pensée en termes d'imprégnation dans un milieu structuré et structurant destiné à rappeler constamment au patient les deux ordres de réalité qui découlent de la triangulation œdipienne afin de lui permettre, espérons-nous, d'en arriver à différencier quantitativement le monde des objets de ses propres besoins, ne plus lier son sort à la possession ou à la perte d'un objet, fût-il irremplaçable. Travail de bénédictin... qui suppose un thérapeute projetant une image à la fois puissante et bienveillante, comme Athéna, et une équipe de soignants qui acceptent de collaborer malgré le peu de déférence que le patient, imbu de narcissisme, leur

porte, et malgré les émotions absurdes que son geste a pu susciter. À l'instar des Erynnies, les soignants ne sont pas gagnés d'emblée à une telle entreprise. Souhaitons toutefois que les choses se passent comme dans le drame d'Eschyle. Dans les Euménides, Athéna, qui s'est vouée à la défense d'Oreste, en échange de la reconnaissance de leur rôle obtient des Erynnies qu'elles laissent finalement Oreste reprendre sa place dans la cité des hommes.

CONCLUSION

En conclusion, disons que dans les cas des matricides, l'approche psychiatrique met l'accent sur l'interprétation des symptômes et sur leur portée symbolique puisqu'elle cherche à reconstituer un contenu latent derrière le contenu manifeste, comme dans le travail d'interprétation du rêve.

La préoccupation d'interpréter les symptômes explique l'importance qui a été accordée, dans le texte, au témoignage subjectif exceptionnel constitué par le « journal de bord » du patient. Ce journal permet un éclairage par l'intérieur de la psycho-pathologie et son à-propos dans une présentation clinique n'est pas à démontrer.

Perçu maintenant dans l'optique de la prévention ou de la protection du public, le matricide est un acte que son auteur n'aura pas tendance à répéter sur une autre personne, par déplacement, à cause précisément du sens absolument unique dont il est investi par son auteur. Le matricide vise maladroitement et pathologiquement à résoudre un conflit global dans un contexte d'inter-relation spécifique, généralement le cadre génétique familial, qu'il faut pratiquement de nombreuses années pour reconstituer.

Le danger de récurrence étant écarté, quel risque constitue le matricide sur le plan social ? Le matricide est très peu fréquent, il représente environ 10% des homicides intra-familiaux, lesquels sont eux-mêmes minoritaires par rapport aux homicides reliés à la criminalité.

Dans la région métropolitaine de Montréal, par exemple, il se commet en moyenne 100 meurtres par année; faute de statistiques précises, on peut toutefois considérer que le meurtre du père ou de la mère ne dépasse pas 1 ou 2% au grand maximum de ce total.

Malgré les fortes émotions qu'il provoque, la publicité qui l'entoure, le matricide représente donc un danger social très mini-

me; ce qu'il convient de souligner en traitant de ce type de cas qui suscite néanmoins, il va sans dire, des réactions très fortes dans le public.

BIBLIOGRAPHIE

ESCHYLE (1966) : *L'Orestie*, Club français du livre.

LAPLANCHE ET PONTALIS (1962) : *Fantasme originaire et origine du fantasme*, Les temps Modernes, Paris.

RICHARD GEHA (1975) : « For the Love of Madusa », *The Psychoanalytic Review*, vol. 62.

L.H. RUBINSTEIN (1969) : « The Theme of Electra and Oreste : a contribution to the psychopathology of matricide », *British Journal of Med and Psy.*

C.K. MCKNIGHT, AND AL. (1966) : « Matricide and Mental Illness », *CPA Journal*.

R.B. LOWER (1968) : « On Raskolnikov's Dreams », *APA - Boston*.

E. JONES : *Hamlet et OEdipe*, Gallimard.